8479

Mél. 8° 61 11

HENRI CORDIER

Professeur à l'École des Langues orientales,
Président de la Commission centrale de la Société de Géographie.

APERÇU SUR L'HISTOIRE DE L'ASIE EN GÉNÉRAL ET DE LA CHINE EN PARTICULIER

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Mél. 8° 61 11.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS

BIBLIOTHEQUE SCIENCES PO
1 390 417

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

8479

APERÇU

SUR

L'HISTOIRE DE L'ASIE

EN GÉNÉRAL

ET DE

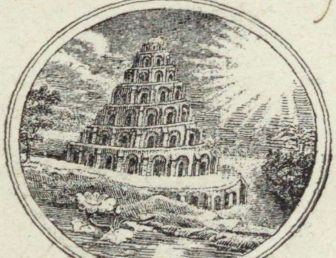
LA CHINE EN PARTICULIER

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

HENRI CORDIER
Professeur à l'Ecole des Langues Orientales,
Président de la Commission centrale de la Société de Géographie.

APERÇU
SUR
L'HISTOIRE DE L'ASIE
EN GÉNÉRAL
ET DE
LA CHINE EN PARTICULIER

Mil. 8° 61-11



... DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, RUE DE MÉZIÈRES — PARIS

APERÇU SUR L'HISTOIRE
DE
L'ASIE EN GÉNÉRAL
ET DE
LA CHINE EN PARTICULIER

En essayant de tracer en moins d'une heure un tableau sommaire de l'histoire de l'Asie, je ne me dissimule en aucune façon la difficulté comme la grandeur de la tâche qui m'est confiée. Je ne puis espérer, dans le court espace de temps qui m'est accordé, donner une idée complète de ce vaste sujet ; je ne puis songer qu'à indiquer les points saillants et les reliefs de la chaîne non interrompue de faits qui, de nos jours, remonte à l'histoire ancienne la plus authentique de l'homme.

Aussi loin que nos regards peuvent se porter en ar-

(1) Conférence faite en anglais, le mercredi 21 septembre 1904, à Saint-Louis, Missouri, au Congrès des Arts et des Sciences, tenu à l'occasion de l'Exposition internationale.

rière, le géologue, et non l'historien, nous décrit un surprenant spectacle. Deux terres se faisant vis-à-vis : au nord, l'une décrivant un grand arc autour de ce qui est aujourd'hui Irkoutsk ; au sud, les terres de l'Hindoustan actuel ; entre les deux continents, une grande mer méditerranéenne, à laquelle M. Suess a donné le nom de *Tethys ;* cette mer, en disparaissant graduellement, a par ses plissements formé les Pamirs, les Himalayas, le plateau tibétain, et de sa disparition totale et de la jonction des deux terres septentrionale et méridionale est née l'Asie.

Si nous cherchons dans ce vaste Continent le territoire qui nous offre l'histoire authentique de l'antiquité la plus reculée, nous trouvons les pays de la tradition biblique, la Chaldée et l'Elam, dans lesquels l'Asie redit l'histoire de son passé d'une façon irréfragable, dans les inscriptions de pierre que les temps n'ont pu faire disparaître ; elles nous révèlent le plus ancien code du monde, la loi de Hammourabi, découvert à Suse par M. de Morgan et décrit par le Dominicain V. Scheil, tous les deux Français. Mais si l'Élam nous reporte à une époque qui dépasse quatre mille ans avant notre ère, les autres pays d'Asie, même ceux qui passent pour avoir des civilisations très anciennes, sont loin de nous apporter les preuves matérielles de la haute antiquité à

laquelle leurs livres et leurs légendes prétendent les faire remonter.

L'Inde ne possède aucun monument qui puisse approcher, même de loin, de ceux de Ninive et d'Égypte, et, avant le VIII^e siècle avant notre ère, il est impossible de trouver une base solide de l'histoire de la Chine. La nature, éminemment périssable, des matériaux employés dans la construction des édifices de ce pays, ne nous permet pas d'espérer que le zèle des archéologues modernes nous révèle jamais les secrets de monuments disparus certainement depuis longtemps.

L'état actuel de la science n'autorise que des hypothèses sur les origines des nations asiatiques et sur une genèse commune que quelques savants se plaisent à leur donner. Il était naturel de rechercher les premières migrations et les premières civilisations vers l'Élam et la Chaldée et de faire découler de cette authentique et vénérable source les grands courants qui se sont portés aux différentes extrémités de l'Asie. On a pu trouver des faits isolés qui autorisaient la construction de théories ingénieuses, comme celles de Terrien de la Couperie, mais rien de solide ne donne le droit à l'heure présente de formuler une opinion sur les premiers peuples de l'Asie orientale et leur berceau.

Force nous est donc d'envisager les peuples tels

qu'ils nous apparaissent et de rechercher les relations qu'ils ont eues entre eux.

Je croirais ne pas répondre au désir de ceux qui m'ont fait l'honneur de me demander de venir parler ici, si je m'attardais aux époques relativement anciennes de l'histoire de l'Asie et à l'étude des faits secondaires, quoique importants, qui la constituent.

C'est un tableau d'ensemble qu'on me demande de brosser ; aussi vais-je essayer de retracer les grands courants qui ont donné la vie à l'immense continent asiatique, en marquant la place qu'il occupe dans l'histoire générale du monde, faisant la part large à l'Asie centrale et à l'Extrême-Orient qui sont plus particulièrement de mon domaine, et négligeant à dessein l'Asie Antérieure, dont vous parlera avec sa vaste expérience et sa haute compétence mon confrère et ami, le professeur Arminius Vambéry.

*
* *

Pendant longtemps, l'Europe a complètement ignoré le grand travail de population qui se faisait en Asie, véritable volcan en activité, dont les effets redoutables se firent sentir au loin. Lorsque l'Empire romain aux abois se trouva menacé à l'Est par les Barbares de race ger-

manique : teutonique, gothique ou scandinave, ceux-ci, pressés à leur tour par les hordes sauvages venues d'Asie, pénétrèrent dans l'Empire, et poussés par les nouveaux venus, établirent jusqu'en Espagne des royaumes au détriment du domaine des Césars.

La marche des Huns, venus du fond de l'Orient, est en grande partie la cause de ces mouvements de population ; menaçant l'Empire chinois, chassant devant lui les Yue-tchi qui, après des étapes dont nous parlerons plus loin, se taillaient un empire sur les bords de l'Indus à la place de ceux qui occupaient la vallée de ce fleuve, le mouvement des Huns se transmet de proche en proche, de horde en horde, de tribu en tribu, de peuple en peuple, comme des ondes sonores jusqu'en Europe, qui, lorsqu'elle est frappée par le Fléau de Dieu, ignore d'où part le coup initial.

Au v^e^ siècle, les Huns, sous Attila, avaient non seulement assujetti tous les peuples tartares de l'Asie centrale, mais encore ils avaient courbé sous leur joug toutes les tribus germaines entre la Volga et le Rhin. La défaite du grand chef aux Champs Catalauniques par les armées des Francs, des Visigoths et des Romains alliés contre l'ennemi commun (451), sa mort, survenue deux ans plus tard, arrêtèrent le torrent des envahisseurs de l'est, comme, près de trois siècles plus

tard, la victoire de Charles Martel à Poitiers (732) élevait dans le sud une digue au flot des Arabes qui, après avoir arraché le nord de l'Afrique à l'Empire romain, avaient traversé l'Espagne, et anéanti la puissance des Visigoths, qui semblaient avoir trouvé dans la péninsule ibérique une résidence permanente après leur longue période de migrations à travers l'Europe.

L'invasion des Barbares, accourus pour le partage des dépouilles de l'Empire romain agonisant au v^e^ siècle, se continuera plus tard par les invasions mongoles et aura pour date extrême 1453, année de la prise de Constantinople par les Turcs Osmanlis que nous pouvons considérer comme l'apogée des incursions des Asiatiques. Nous verrons la contre-partie de ces grandes migrations, lorsque les Occidentaux, après avoir franchi le cap de Bonne-Espérance, reprennent au xvi^e^ siècle la route des Indes.

*
* *

L'un des facteurs les plus importants des relations des peuples à travers l'Asie, a été sans conteste le bouddhisme, la doctrine de Çakya-Muni, mort en 543 ; il a été le soleil auquel la civilisation de certains peuples a allumé son flambeau ; en vérité, un écrivain a pu dire,

non sans quelque raison, que l'histoire de l'Asie orientale est l'histoire même du bouddhisme.

De grands mouvements de peuples, l'appui de quelques princes, les pérégrinations de ses fidèles, facilitèrent l'expansion du bouddhisme de l'Inde dans le reste de l'Asie.

A la mort d'Alexandre le Grand dont la campagne contre Porus mit l'Inde en contact avec la civilisation hellénique, à son lieutenant Séleucus échut la partie orientale de l'empire du grand conquérant ; mais, dès 304, Séleucus était obligé de céder la satrapie de l'Inde à un homme de basse condition, Tchandragupta (Sandracottos des Grecs). Celui-ci fonda une dynastie dans le Magadha, et son petit-fils Asoka, surnommé Piyadasi (mort en 240), en créant un Bureau de Missions Etrangères (*Dharma Mahamatra*) donna non seulement dans ses possessions, mais encore jusqu'au Deccan, un développement considérable au bouddhisme.

D'autre part, des tribus de Tartares orientaux connus par les Chinois sous le nom de Yue-tchi, chassées par les Hioung-nou (Huns) vers l'ouest, se divisèrent en deux groupes : les petits Yue-tchi qui s'établirent au Tibet, et les grands Yue-tchi, qui se fixèrent sur les bords de l'Ili. En 63 avant notre ère, ils occupaient le pays qui est aujourd'hui Yarkand et Kachgar, après

en avoir chassé les Sakas. Quelques années plus tard, les Yue-tchi, pressés à leur tour vers l'ouest par les Wou-soun, refoulèrent une fois encore les Sakas en dehors de la Sogdiane, au delà de l'Oxus, dans le pays arrosé par la rivière de Caboul. Vers 35 avant notre ère, les Yue-tchi descendirent sur le Kachmir, Caboul et le Punjab. Ce fut pendant le règne du chef le plus célèbre de ces Yue-tchi, ou Indo-Scythes, Kanichka, qui donna un nouvel élan à la propagande des disciples de Çakya-Muni, de 15 av. J.-C. à 45 de notre ère, que se réunit le grand Concile œcuménique de Kachmir, au cours duquel fut rédigé pour la première fois le canon bouddhique accepté dans le Nord, mais rejeté par l'église de Ceylan.

A quelle date le Bouddhisme pénétra-t-il en Chine? Nous ne le savons pas d'une façon certaine. Les dates de 221 et 219 avant notre ère, données par quelques savants, ne reposent sur aucune base sérieuse. Nous pouvons supposer avec quelque raison que les expéditions guerrières contre les Hioung-Nou ont apporté à la Chine une certaine connaissance du bouddhisme, mais ce n'est qu'en l'an 2 avant notre ère, qu'une ambassade de l'empereur Ngai, chez les Ta Yue-tchi ou Indo-Scythes, nous fournit une date précise au sujet de la nouvelle religion.

Du IVe au XIe siècle de notre ère, c'est-à-dire entre le commencement des invasions indo-scythes et la conquête musulmane de l'Inde, pendant le moyen-âge bouddhique, fleurit l'art gréco-bouddhique, dont l'influence s'étend jusqu'à l'Extrême-Orient.

L'empereur Ming Ti reconnaît officiellement le Bouddhisme en Chine en 61 de notre ère ; c'est par l'Asie centrale que la Chine reçoit la nouvelle doctrine ; la dynastie des Han postérieurs (24-220) avait marqué sa puissance dans cette région, puissance qui, affaiblie pendant quelques années, avait été rétablie avec plus de vigueur encore par Wou Ti, des ~~Tsin~~ Occidentaux (265-290). C'est précisément à cette période (269) que remontent les documents si intéressants, autant pour l'administration que pour la religion de la région, découverts dans les dernières années, par le docteur M. A. Stein à Ouzoun Tati, entre Khotan et Nia, dans le désert de Takkla Makan, exploré par Sven Hedin.

C'est également à cette période que se rattachent les pièces trouvées par Sven Hedin lui-même dans la ville de Laulan ensevelie sous les sables, près du Lob nor. Cette civilisation hindoue, qui s'étend en marge du désert de Gobi, de Khotan au Lob nor, à Hami et à Tourfan, disparaîtra rapidement après Wou Ti, et sous la grande dynastie des T'ang, dans la seconde moitié

du VIII^e siècle, les Tibétains menacent l'autorité chinoise dans le pays des Quatre Garnisons (Koutcha, Khotan, Karachahr et Kachgar), c'est-à-dire le Turkestan oriental. A partir de 791, les Tibétains, maîtres de Tourfan et des pays environnants, avaient complètement dépossédé les Chinois, dont les fonctionnaires avaient été rappelés dès 784 par le Gouvernement Impérial à cause de la situation désespérée de la région.

Les pèlerins bouddhistes chinois, avides de puiser la bonne parole à la source même, furent entraînés sur la route de la Haute-Asie jusqu'à la vallée sacrée du Gange, en quête des livres qui expliquaient la Sainte Doctrine; depuis le IV^e siècle, de longues théories de pèlerins, en accomplissant leur œuvre de foi, faisaient aussi un travail géographique considérable : Hiouen-tsang, pour ne nommer que le plus célèbre d'entre eux, en même temps qu'il prenait place en Chine parmi les personnages les plus révérés de sa religion, figure au premier rang des grands voyageurs asiatiques, à côté de l'illustre Vénitien Marco Polo. Ce ne fut toutefois qu'en 1410, sous la dynastie des Ming, que les Chinois eurent enfin le canon complet des livres bouddhiques qui sert de règle à des millions d'adhérents dans l'Extrême-Asie.

De l'Asie centrale, le Bouddhisme avait pénétré en Chine; de la Chine, dès 372, il entrait en Corée, et de

là, passait en 552 au Japon. Entre temps, il avait été introduit en 407 au Tibet, où après avoir été cruellement persécuté, il a obtenu un triomphe complet ; le roi du Tibet, Srongtsan Gampo ayant été converti à la foi nouvelle par ses femmes chinoise et népâlaise (640). En même temps que sa doctrine, il portait partout avec lui cet art délicat, qui avait subi l'influence de la Grèce antique, transmise aux bords de l'Indus par les compagnons d'Alexandre.

Toutefois, en rendant pleine justice à cet art charmant qui a joué un rôle si important dans le développement artistique de l'Extrême-Orient, il serait injuste de ne pas mentionner que les Chinois, antérieurement à son introduction dans leur empire, avaient un art propre, nullement à dédaigner, témoin ce tableau de Kou K'ai-tche, du IV^e^ siècle de notre ère, décrit par les historiens chinois, retrouvé heureusement à Pe-king pendant les événements de 1900 et conservé aujourd'hui au British Museum, pour toujours, espérons-le (1).

Le Bouddhisme, devenu en Chine une des trois religions d'Etat, persécuté au Japon par Nobounaga, au XVI^e^ siècle, somnolent pendant de nombreuses années, est actuellement en pleine période de renaissance dans

(1) Cf. *Burlington Magazine*, jan. 1904. — *T'oung-Pao*, Juillet 1904.

l'Empire du Soleil Levant, où les travaux de Búnyiú Nanjio et de Takakousuo lui assurent une place considérable ; beaucoup de savants japonais séduits par les doctrines évolutionnistes ont cru les retrouver dans le Bouddhisme.

*
* *

Le Christianisme s'est d'abord répandu dans l'Asie centrale sous forme de Manichéisme et de Nestorianisme ; dans les dernières années seulement, on a su identifier sous le nom de *Mo-ni*, confondus parmi les nombreuses sectes religieuses citées par les historiens chinois, les disciples de Manichée, qui ne jouèrent qu'un rôle bien effacé à côté de celui des Nestoriens, venus en Chine sous la dynastie des T'ang au VIIe siècle, ainsi qu'en témoigne la célèbre inscription de 781, retrouvée en 1625 à Si-ngan-fou, capitale du Chen-si.

Sous la dynastie mongole de Tchinguiz-Khan, c'est-à-dire au XIIIe siècle, les Nestoriens avaient une ligne continue d'évêchés et d'archevêchés, à travers le Tangout et l'Asie centrale, depuis Pe-king (Khanbaliq) jusqu'à Bagdad. On reconnaît leur nombre et leur importance à la multitude des pierres qui marquent leurs sépultures, particulièrement dans la province de Semirietchié.

Le grand mouvement des missions de Rome date de l'époque de saint Louis et du Concile de Lyon. Le monde catholique de l'Europe centrale et occidentale poursuivait le double but de l'évangélisation de l'Asie où résidait le soi-disant prince chrétien, connu sous le nom de Prêtre Jean, et aussi de trouver dans les hordes mongoles une barrière à l'envahissement de l'Islam. De là, la mission du franciscain Jean du Plan de Carpin, envoyée en 1245 par Innocent IV, à la cour de Batou sur la Volga, et à celle de Couyouk Khan à la Horde d'Or; celle du dominicain Guillaume de Rubrouck, en 1253, à la cour du Grand Khan Mangkou, à Karakoroum, dont le voyage a été édité avec autant de science que de soin pour l'Hakluyt Society par notre président, l'Hon. W.-W. Rockhill. Des missionnaires furent envoyés à Khan-baliq (Pe-king), dans le Foukien, en Asie centrale, et des évêchés furent créés à Khan-baliq, à Zeitoun et à Ili-baliq. Toutes ces missions devaient périr au XIV^e^ siècle, soit par l'introduction de l'Islam dans l'Asie centrale, soit à cause de l'avènement de la dynastie des Ming sur le trône de Chine en 1368.

Ce n'est qu'en 1579 que les missionnaires catholiques retournèrent en Chine, mais l'évangélisation dans ce pays fut en réalité l'œuvre des Jésuites et surtout celle

de Matteo Ricci, mort à Pe-king en 1610. Le christianisme, florissant au XVII^e siècle, ne tarda pas à péricliter par suite de mesquines querelles entre les ordres religieux et la Bulle de Benoît XIV, *Ex quo singulari*, leur donna en 1742 le coup de grâce en proscrivant les doctrines libérales des Jésuites dans le culte rendu par les indigènes à Confucius et aux Ancêtres.

Les missions protestantes sont d'origine plus récente ; elles ne remontent qu'au commencement du XIX^e siècle, à l'arrivée en 1807 à Canton du célèbre docteur Robert Morrison, envoyé par la London Missionary Society. Le nombre de ces sociétés de missionnaires est extrêmement considérable et il s'en trouve beaucoup d'Américaines. Parmi leurs membres je me plais à rappeler le nom de deux sinologues distingués : Elijah Coleman Bridgman, de Connecticut, et Samuel Wells Williams, de Utica, qui, à différentes reprises, fut chargé d'affaires des États-Unis à Pe-king.

Malgré tout le zèle, l'activité et le dévouement déployés par les missionnaires catholiques et protestants, il est impossible de dire que leur succès en Chine ait été éclatant et leur action profonde. Le Chinois n'est pas hostile au Christianisme ; il est indifférent. Il trouve dans la morale de son grand Sage, Confucius, les préceptes qui servent à le guider aussi bien dans la

vie privée que dans la vie publique ; il prend dans la doctrine de Buddha, dans les pratiques du Taoïsme, dans les superstitions du Foung-choui ce qui peut lui être nécessaire en matière de religion. Le Christianisme est resté pour le Chinois une religion étrangère dont la supériorité n'est pas assez évidente à ses yeux pour qu'il l'adopte, et l'on peut dire que le succès qu'il a rencontré parmi les peuples composant l'ancien Empire romain ou les tribus sauvages de l'Afrique moderne, de l'Océanie et de l'Amérique lui a fait complètement défaut chez les nations d'Extrême-Orient, indifférentes ou athées. Si j'osais dire toute ma pensée, j'ajouterais que la destruction de la société chinoise, telle qu'elle existe actuellement, pourrait seule amener le triomphe du Christianisme, et les lettrés le comprennent tellement bien que ce sont eux et non les foules qui sont hostiles à son développement.

* * *

Quoique le nombre des sectateurs de l'Islam soit, en Chine, inférieur à ceux du Bouddhisme, les disciples de Mahomet ont néanmoins joué un rôle considérable dans l'Empire du Milieu.

C'est par la Perse, nommée pour la première fois

dans les Annales Chinoises en 461, à propos d'une ambassade envoyée à la cour des Weï, que les Arabes, appelés Ta-zi, furent connus des Chinois qui les mentionnent dans les Annales des T'ang (618-907).

Au VIII^{e} siècle, les Abbassides de Bagdad, et leur célèbre Khalife Haroun-er-Raschid, firent cause commune avec les Ouïgours et les Chinois contre le même ennemi, les Tibétains. Dès 801, la présence des Ta-zi est, chose intéressante à noter, signalée dans le royaume de Nan-tchao, partie du Yun-nan actuel.

Les Arabes avaient à Canton une grande mosquée qui fut incendiée en 758 ; au siècle suivant, en 875, les Musulmans transférèrent leur établissement de Canton dans la presqu'île de Malacca, à Kalah, qui prit l'importance commerciale qu'avait eue Ceylan au VI^{e} siècle. Les voyageurs occidentaux à la Cour des Rois mongols nous y relatent la présence de hauts fonctionnaires musulmans.

Les Musulmans ont formé deux grandes agglomérations, l'une dans le Sud-Ouest de l'Empire, l'autre dans le Nord-Ouest.

A la suite de difficultés survenues entre mineurs musulmans et chinois, vers 1855, près de Ta-li, dans le Yun-nan, les premiers se révoltèrent et constituèrent dans cette dernière ville une sorte de royaume qui ne

prit fin qu'en 1873, par la capture de Ta-li et la mort du sultan Tou Wen-sieou.

Sans entrer dans le détail des révoltes qui ont ensanglanté l'Asie centrale, nous rappellerons qu'en 1864, un soldat de fortune, Yakoub, s'empara de Kachgar, puis des autres villes du Sud des T'ien-Chan, créant ainsi une puissance musulmane au Nord-Ouest de la Chine, entre les possessions nouvelles acquises par les Russes à la suite de la prise de Tachkent (27 juin 1865) et l'Empire Anglo-Indien. Le rôle de Yakoub fut éphémère et finit avec lui lorsqu'il mourut le 29 mai 1877; d'ailleurs le général chinois Tso Tsoung-tang avait reconquis une partie de son territoire, conquête qu'il acheva après la mort de l'Émir.

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES BIBLIOTHÈQUE

Pendant quelque temps, Yakoub fut le souverain redouté d'un véritable empire dont la capitale était Yarkand. L'Angleterre envoya une mission spéciale près de lui en 1870 et 1873 avec Sir Douglas T. Forsyth comme chef; en 1872, le colonel russe d'état-major Baron Kaulbars signait avec lui un traité de commerce.

*
* *

L'isolement de la Chine, qui est le principal objet de cet aperçu, n'est véritable que dans les temps anciens,

époque à laquelle son domaine, qui s'étendait sur les bords du Fleuve Jaune, ne dépassait guère les bords du Fleuve Bleu, et à partir du XIVe siècle, quand la route de terre est fermée et que l'étranger, venu au commencement du XVIe siècle par la route de mer, est confiné à Canton. La petite parcelle de connaissance du monde étranger, que le Chinois recevra alors, lui viendra des négociants de Canton et des missionnaires catholiques noyés dans la masse de l'Empire.

Les Cosaques venus par le Nord au XVIIe siècle ajoutent peu ou mieux, rien à cette connaissance; il est paradoxal, mais cependant juste, de dire que la Chine n'a commencé à être ouverte à la civilisation occidentale que par le canon anglais tiré pendant la guerre d'opium.

Au moyen âge, la Chine est soumise à des influences bienfaisantes extérieures, par le Bouddhisme importé de l'Inde, et par l'invasion mongole, qui la met en relations avec l'Europe. La Chine elle-même sort de ses limites ; de même que les négociants arabes et persans visitent ses ports, ses propres marchands se rendent jusqu'au fond du Golfe Persique. A différentes reprises, elle occupe l'Annam, elle tente de conquérir la Birmanie et le Japon, mais en vain ; elle exerce son influence sur la Corée et elle explore les îles de la Sonde qui ne

tardent pas à être un des points préférés de son émigration.

Avec la dynastie chinoise des Ming qui remplace les Mongols dans l'Empire du Milieu, la Chine prend la forme sous laquelle elle sera connue dorénavant par les étrangers. La conquête des Mandchous en 1644 apportera un élément nouveau dans le pays par lequel les nouveaux venus seront bientôt absorbés ; ils donneront à l'Empire chinois le pays d'où ils viennent et qui constitue aujourd'hui la région nord-est de l'Empire, théâtre du conflit actuel entre la Russie et le Japon.

Avec l'annexion des T'ien-Chan par l'empereur K'ien-loung en 1759, et la mainmise par ce prince sur l'administration temporelle du Tibet, l'Empire chinois aura atteint les limites qu'il a conservées jusqu'à ces dernières années. Sans vouloir médire des monarques occidentaux, on peut dire que les empereurs K'ang-hi et K'ien-loung, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, étaient égaux et même supérieurs à la plupart des princes leurs contemporains ; on a peine à reconnaître pour les descendants de ces grands hommes des souverains comme Kia-K'ing, Ta-Kouang et surtout le stupide et cruel Hien-Foung († 1861). Sauf la création d'un Grand Conseil et l'addition de dignitaires mandchous aux fonctionnaires chinois, l'administration chinoise restera

immuable et les préceptes du grand sage Confucius continueront à guider la morale de tous les Chinois, depuis l'homme du peuple jusqu'au Fils du Ciel. L'ère des inventions est close, les grandes productions littéraires de l'époque des T'ang et philosophiques de celle des Soung n'ont pas eu de suites. La Chine n'a rien vu et n'a rien voulu voir ; son regard ne s'est étendu ni au delà des mers, ni au delà de sa Grande Muraille ; elle s'est renfermée en elle-même, et vivant en quelque sorte sur son propre fond, arrivée de bonne heure à un haut degré de civilisation, elle s'est arrêtée dans son développement, elle s'est en quelque sorte cristallisée, et pendant cette opération, les autres peuples ont grandi, l'ont dépassée, ont troublé sa paisible existence, la forçant à sortir de son isolement voulu et à accepter une promiscuité qui lui est particulièrement odieuse.

*
* *

La décadence de la Chine coïncide avec les efforts des puissances occidentales pour s'en faire ouvrir les portes.

Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, sauf les quelques missionnaires catholiques admis comme savants à la Cour de Pe-king, — ou dissimulés dans les provinces

où ils menaient une existence précaire, — les étrangers étaient parqués, sans avoir même le droit de circuler librement dans la cité, dans un quartier de l'unique ville de Canton, où ils ne pouvaient d'ailleurs séjourner que le temps strictement nécessaire pour leurs affaires, c'est-à-dire pendant une période assez courte de l'année ; ils retournaient ensuite à Macao, colonie portugaise. Leur famille n'avait pas le droit de les accompagner dans le port chinois. Les affaires n'étaient pas conduites librement avec les indigènes, mais par l'intermédiaire de marchands privilégiés dits *hanistes*, dont le monopole ne fut définitivement aboli que par l'article 5 du traité signé à Nan-King par l'Angleterre le 29 août 1842. Des vexations de toute sorte étaient infligées aux étrangers ; défense était faite à tout Chinois d'enseigner sa langue à n'importe quel *Diable d'Occident* (Yang Kouei-tseu) ; la peine du talion, homme pour homme, était appliquée dans toute sa sévérité.

Cet état de choses dura jusqu'à la guerre dite d'*Opium*, qui permit à l'Angleterre d'ouvrir plus largement la Chine au commerce étranger et d'entre-bâiller davantage la porte par laquelle devaient pénétrer les idées occidentales.

*
* *

Au XVIe siècle se dessine le double mouvement par le nord et par le sud, par terre et par mer, qui met en contact les peuples d'Occident et ceux d'Extrême-Orient : les Cosaques de Ermak posent les premiers jalons de la route du nord ; les marins de Vasco de Gama et d'Alboquerque sont les pilotes de la route du sud.

C'est aux Portugais que revient l'honneur d'avoir rouvert la route d'Asie dans les temps modernes. Le Cap découvert par Barthélemy Diaz en 1485, doublé par Vasco de Gama en 1497, fut la grande escale d'Europe en Asie jusqu'à la reprise de l'antique chemin d'Égypte au XIXe siècle. Maîtres de l'Océan Indien, la prise de Malacca en 1511, leur premier voyage à Canton en 1514, leur naufrage à Tanega-shima en 1542, dans l'archipel japonais, firent des Portugais les possesseurs d'un empire et d'une influence qu'ils ne surent pas garder et qui leur furent arrachés par des rivaux. La réunion du Portugal à l'Espagne par Philippe II, « les soixante années de captivité », fut d'ailleurs néfaste au premier de ces pays, entraîné dans des luttes par son conquérant, aussi funeste pour sa prospérité que le fut

pour les colonies hollandaises l'absorption des Pays-Bas par Napoléon.

Les Espagnols s'établirent aux Philippines ; les Hollandais, avec l'entreprenant Cornelis Houtman, débarquèrent en 1596 à Bantam, créèrent la colonie éphémère de Formose et un empire durable dans les îles de la Sonde, où en 1619, ils jetèrent les fondations de la Ville de Batavia sur les ruines de l'ancien fort de Jacatra.

Mais il faut avouer que c'est vraiment l'Angleterre qui a ouvert l'Asie, tout au moins par mer, à l'influence étrangère. Depuis le moment où en 1634, le canon du capitaine Weddell retentit pour la première fois dans la rivière de Canton, c'est au bruit de la poudre anglaise que pendant deux siècles, les pays d'Extrême-Orient ont fait le commerce avec les Occidentaux.

C'est par la mer et naturellement par le Sud que l'Angleterre a cherché à s'implanter en Asie.

Une lutte terrible dans l'Inde contre les Français, où Clive et Warren Hastings recueillirent les résultats des travaux et des efforts des François Martin, Dumas, Dupleix, trois guerres contre les Mahrattes, la répression de la grande révolte de 1858, la suppression de l'Empire du Grand Mogol, ont assuré à la Grande-Bretagne la possession des Indes, que seule, menace

comme dans les temps les plus anciens, l'invasion venue du Nord-Ouest. Trois campagnes heureuses ont donné la Birmanie à l'Angleterre, déjà maîtresse de la plus grande partie de la Péninsule malaise.

En 1842, par le traité de Nan-king, l'Angleterre ouvre véritablement la Chine ; les puissances, à l'envi, suivent son exemple : États-Unis, France, Belgique, Suède et Norvège, signent tour à tour des traités ou des Conventions avec le Fils du Ciel. A ce moment, l'Angleterre est vraiment sans rivale dans l'Extrême-Orient, mais elle ne prévoit pas assez l'avenir. Le gage qu'elle prend à Hong-kong, tout important qu'il soit, est peu de chose auprès des aspirations futures.

L'Angleterre, elle-même, rend les îles Chousan qu'elle a occupées, comme les Français restitueront les Pescadores après le règlement des affaires du Tong-King : actes de loyauté et d'honnêteté assurément, mais aussi actes d'imprévoyance politique.

L'Angleterre, aujourd'hui, a perdu la situation privilégiée qu'elle occupait il y a soixante ans. Dans tous les peuples du monde, elle a trouvé des rivaux, disposés à partager avec elle la proie que pendant longtemps elle fut seule à convoiter, seule aussi capable de faire l'effort nécessaire pour la saisir.

La France qui n'avait guère dans l'Extrême-Orient

qu'un intérêt moral : celui des Missions catholiques, a maintenant des intérêts tangibles par suite de sa conquête de la partie orientale de l'Indo-Chine tandis que l'Angleterre en a occupé la partie occidentale.

L'Allemagne, nouvelle venue, fait des pas de géant ; son commerce gagne en importance chaque année et l'achat du port de Kiao-tcheou lui livre l'entrée du Chantoung, province voisine du Tche-li où est situé Peking, capitale de l'Empire.

La colonisation ou la conquête des nations européennes tend à diminuer, à restreindre et surtout à modifier en Indo-Chine les effets des invasions pacifiques ou militaires des Hindous et des fils de Han. La lutte dans l'Indo-Chine est circonscrite aujourd'hui entre deux champions : le Chinois et l'Etranger, d'où qu'il vienne, d'Angleterre, de France, ou même du Japon. L'indigène, de résistance médiocre ou passive, ne pèsera guère dans la balance que par le poids de celui auquel il se sera attaché.

* * *

Mais les deux faits qui dominent l'histoire politique de l'Extrême-Orient depuis un demi-siècle sont l'expansion de la puissance russe à travers l'Asie, d'une

part, la révolution et la transformation de l'Empire du Japon, d'une autre.

C'est sous le règne d'Ivan IV, au milieu du XVI^{e} siècle, que commence, à l'Est de l'Oural, cette marche formidable des Russes que la mer même n'arrêtera pas, puisque la puissance du tsar s'étendit jadis au delà du détroit de Behring ; ce n'est qu'en 1867, en effet, que les possessions des Russes en Amérique, l'Alaska, furent acquises par les États-Unis. L'unité des États Grands-Russiens, la conquête des royaumes de Kazan en 1552 et d'Astrakhan en 1554 étendaient les frontières de la Russie vers l'Est ; Étienne Bathory avait battu les Russes en Livonie, retardant ainsi leur marche vers la Baltique ; l'Orient, seul, leur restait ouvert ; leurs efforts devaient donc se diriger vers l'Asie ; en 1558, un certain Gregori Strogonov obtint du tsar la concession de terres désertes sur la Kama ; ses compagnons et lui s'y établirent, fondèrent des colonies, et quelques-uns des leurs dépassèrent même l'Oural. Un Cosaque du Don, Ermak Timofeevitch, passait au service de Strogonov, franchissait l'Oural à la tête de 850 hommes hardis et s'avançait jusqu'à l'Irtych et l'Ob, soumettant en route les princes tartares. Ermak fut le véritable conquérant de la Sibérie occidentale ; mais s'il lui fut donné d'ajouter un

royaume nouveau aux États du souverain qui a été surnommé le Terrible, à ses successeurs fut réservé l'honneur de fonder la première grande ville du territoire pris aux Tartares, car Ermak se noya en 1584 dans l'Irtych et Tobolsk ne date que de 1587. L'effort des Russes se dirigea ensuite vers le Nord de la Sibérie; ils n'y rencontrèrent aucune résistance jusqu'à la Léna; ils construisirent, en 1632, le fort de Iakoutsk et poussèrent leurs explorations jusqu'à la mer d'Okhotsk. Ce n'est qu'en 1636 que les Russes entendirent pour la première fois parler du fleuve Amour par des Cosaques de Tomsk qui avaient poussé leurs incursions vers le Sud.

Vasili Poyarkov (1643-1646) est le premier Russe qui ait navigué sur l'Amour depuis son confluent avec la Zeia jusqu'à son embouchure. En 1648-1651, Khabarov dirigea une expédition au cours de laquelle il construisit plusieurs forts, entre autres Albasine, sur les bords du fleuve; en 1654, Stepanov remonta pour la première fois le Soungari où il rencontra les Chinois qui le forcèrent à redescendre vers l'Amour; mais, malgré tous leurs efforts, après deux sièges d'Albasine par les Chinois, les Russes signèrent le 27 août 1689, à Nertchinsk, un traité qui les rejetait en dehors du bassin du fleuve Amour. Les Russes, obligés de re-

porter leurs efforts plus au Nord, font la conquête du Kamchatka. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'histoire des relations des deux vastes empires asiatiques, c'est la ténacité du Moscovite aux prises avec l'astuce du Chinois et la comparaison entre le point de départ de ces relations : la Russie de Michel et Alexis, et la Chine de K'ang-Hi et leur point culminant en 1860, quand ces mêmes nations auront passé l'une entre les mains de fer de Pierre le Grand et sera devenue la Russie d'Alexandre II, l'autre sous le gouvernement rétrograde des empereurs Kia-K'ing et Tao-Kouang et sera devenue la Chine de leur successeur Hien-Foung.

Ce ne fut que le 18 mai 1854 que le Gouverneur général Mouraviev navigua à nouveau dans les eaux du fleuve Amour ; le 16 mai 1858, il signait, à Aïgoun, un traité qui donnait aux deux empires russe et chinois comme frontière le fleuve Amour jusqu'à son confluent avec l'Ousouri ; le territoire entre ce dernier cours d'eau et la mer, restait indivis entre les deux puissances. La Convention de Pe-king, du 2/14 novembre 1860, accordait ce territoire à la Russie et fixait la frontière à l'Ousouri. Entre temps, le traité de T'ien-Tsin, signé le 1er/13 juin 1858 par l'amiral Euthyme Poutiatine, assurait à la Russie les avantages obtenus par la France et

l'Angleterre à la suite de l'occupation de Canton et de la prise des forts de Ta-Kou.

Le second mouvement russe avait pour objectif l'Asie Centrale ; il était la conséquence de la fondation de la ville d'Orenbourg par les Russes, de l'exploration du Syr-Daria par Batiakov, de la création près de l'embouchure de ce fleuve de Kazalinsk (1848) ; l'insuccès, en 1839, des efforts du général Perovsky, dirigea les entreprises des Russes vers le khanat de Khokhand ; la prise de Tachkent par le colonel Tchernaïev le 27 juin 1865 consacra la conquête russe du Turkestan. La route des T'ien-Chan avait été ouverte déjà aux Russes par le traité de Kouldja, signé le 25 juillet/6 août 1851, par le colonel Kovalevski ; il ne fut d'ailleurs connu que dix ans plus tard, le 28 février/11 mars 1861.

Lorsque Yakoub beg eut fondé, ainsi que nous l'avons déjà dit, un empire musulman dans le T'ien-Chan Nan-lou, les Russes occupèrent, le 4 juillet 1871, le territoire d'Ili. La rétrocession de ce territoire à la Chine, après la chute de l'Attalik Ghazi, fut l'objet de longues et difficiles négociations entre la Russie et la Chine, qui se terminèrent par les traités de Livadia (octobre 1879) et de Saint-Pétersbourg (12/24 février 1881). La Russie rendait les terres qu'elle occupait

illégitimement, mais en en gardant tout de même une parcelle qui n'est pas la moins précieuse.

Le troisième mouvement russe, qui avait pour but les pays au delà de la Caspienne, était le résultat de la conquête de la Crimée par Potemkin, au nom de la Grande Catherine, et du traité de Kutchuk Quaïnardji (1774) qui ouvrait aux Russes la libre navigation de la mer Noire. Poutiatine, sous le règne de Nicolas Ier, établit une station maritime permanente sur l'île Achourade, dans le golfe d'Astrabad, un service de bateaux sur la mer Caspienne, et fit obtenir aux pêcheurs et aux trafiquants russes sur la côte méridionale de cette mer des facilités par le gouvernement persan.

Enfin, en 1869, la Russie occupait définitivement la côte orientale de la Caspienne, en s'établissant à Kraznodvodsk. Plus tard, la rupture de la barrière turcomane de Géok-Tepé par Skobelev, l'occupation de l'oasis de Merv par Alikhanov, la prise de Samarcande, faisaient de la Transcaspie une possession du tsar, tandis qu'elles rendaient l'influence russe prépondérante dans le nord de la Perse, menaçant Herat et la route de l'Inde. Le chemin de fer que le génie et la ténacité d'Annenkov jeta à travers le désert brûlant reliait la Caspienne à Boukkhara et à Samarcande, en franchissant l'Oxus à Tchardjoui. Le prolongement de ce chemin de fer de

Samarcande à Tachkent et au réseau sibérien devait mettre toute l'Asie au-delà de l'Oural et de la Caspienne aux mains des Moscovites.

Rien ne semblait devoir arrêter cette expansion ; au contraire, l'exécution hardie d'un chemin de fer à travers les steppes glacées de la Sibérie allait rattacher la Russie directement à l'Extrême-Orient et lui donner pour objectif les ports que baignent les mers de Chine et du Japon.

Les travaux du chemin de fer sibérien furent commencés dans sa partie occidentale le 7 juillet 1892. Son développement au delà du lac Baïkal devait le conduire d'une part à Vladivostok à l'extrémité Est des possessions russes en Asie et de l'autre au sud de la péninsule du Liao-toung, à Port-Arthur.

Il était naturel de penser que le point de jonction des deux lignes créerait au cœur même de la Mandchourie un centre important d'industrie et de population ; le fait s'est en effet produit, et en peu d'années, à la place d'un lieu désert, ~~en un clin d'œil~~, s'est construite la ville, considérable, de Kharbin.

La Russie pèse de sa masse énorme sur le Continent asiatique, semblable à un immense poulpe dont la tête et le corps s'appuient sur la Sibérie et l'Asie centrale, et dont les tentacules s'étendent vers la Corée, la

Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, l'Afghanistan, la Perse, l'Asie Mineure, prêt à les fermer sur la proie qu'elle enserre et que lui disputent les autres nations avides, elles aussi, d'obtenir leur part de la curée, créant ainsi un état permanent de malaise dans tout le continent.

*
* *

Pendant que la Russie prenait cet énorme développement dans le nord-est de l'Asie, le Japon, de son côté, poursuivait le cours de ses réformes qui devaient lui assurer une position particulière dans le concert des nations du monde.

Antérieurement à la révolution de 1868 qui a modifié complètement l'état de choses au Japon, il existait dans ce pays une véritable dualité du pouvoir : le *Tenno* ou *Mikado*, le seul empereur, régnait à Kioto, mais le pouvoir était en réalité exercé à Yedo par le *Shogoun*, sorte de Maire du Palais. Depuis Iyeyas qui au commencement du XVII^e siècle donna à la féodalité la constitution définitive qu'elle garda jusqu'à nos jours, le pouvoir resta dans sa maison, celle de Tokougawa. Les étrangers arrivés au XVI^e siècle, Portugais et Anglais, furent expulsés en 1637 et dès la fin de 1639, les Hollandais

furent, avec les Chinois, les seuls autorisés à résider dans l'îlot de Deshima dans la baie de Nagasaki pour y fournir aux Japonais les marchandises dont ceux-ci avaient besoin. Cet état de choses, malgré les efforts de la Grande-Bretagne et de la Russie au commencement du XIX^e siècle, devait durer jusqu'à l'arrivée du Commodore américain Matthew Calbraith Perry, qui, en juillet 1853, jeta l'ancre à Uraga, à l'entrée de la baie de Yedo, et qui signa le 31 mars 1854, à Kanagawa, le premier traité conclu entre le Japon et une puissance étrangère.

La révolution de 1868 est-elle pour le Japon une des nombreuses crises qui ont troublé son existence déjà longue, car ce pays a procédé par soubresauts et non par évolution, ou est-ce le point de départ d'une civilisation calquée sur celle de l'Europe ; n'a-t-elle couvert que d'un vernis l'ancienne civilisation japonaise ou l'a-t-elle vraiment anéantie pour la remplacer par une autre? j'en doute; ce n'est pas en une cinquantaine d'années qu'une transformation radicale peut atteindre les couches profondes de la population.

Le Japonais vit de réminiscences et il est surtout imitateur ; il n'est pas doué d'imagination ; artiste et guerrier, il n'est pas philosophe. Le Japon a derrière lui un passé de luttes, d'héroïsme et d'art, très peu de

littérature originale, le génie de l'application et non de l'invention, une médiocre aptitude commerciale, peuple de héros ou de pirates, suivant les circonstances, plein d'imprévu, car sa tradition empruntée au hasard des événements ne lui donne pas une ligne de conduite dominante ; avons-nous plus que l'apparence d'une civilisation occidentale ; je le souhaite pour le Japon lui-même, car s'il en était autrement nous n'aurions qu'un édifice fragile élevé par un peuple aussi léger que versatile.

Quel spectacle curieux !

Au milieu de ces peuples qui se lancent de l'est et de l'ouest au démembrement de l'Empire du Milieu, se dresse cette jeune puissance qui, en 1868, par une révolution sans parallèle dans l'histoire de l'humanité, s'est transformée du peuple le plus fermé à toute invasion étrangère en une des nations les plus progressistes du globe : le Japon, dans l'avenir duquel se trouve en grande partie la solution du problème asiatique, joue un rôle égal à celui des Occidentaux et se trouve être la pierre d'achoppement sur laquelle viennent se heurter les appétits des puissances étrangères. Le Japon sera-t-il à la tête de l'envahisseur venu des pays lointains comme en 1900 ? sera-t-il, au contraire, ayant galvanisé l'homme jaune, le champion du monde asiatique pour

repousser le commun adversaire ? Il est permis de croire, en considérant l'histoire du passé, et en étudiant les diverses faces de la politique actuelle, que le Japon préférerait, au premier de ces rôles, le second plus conforme à ses traditions et à ses aspirations.

*
* *

Il était évident que deux nations, en pleine marche, opérant dans le même champ d'action, devaient fatalement se rencontrer un jour. Si la Russie avait besoin d'un port libre de glaces sur la Mer Orientale, le Japon avait la non moins impérieuse nécessité de loger le surplus de sa population. De 5.443 en 1880, le nombre des Japonais résidant hors de leur pays s'est élevé, en 1902, à 139.553, répartis principalement entre la Corée, le Canada, les Etats-Unis, les îles Hawaï, etc.

Les Japonais obéissent à deux motifs dans leurs entreprises guerrières : l'un est dicté par une tradition de guerre, par une bravoure incontestable dont ils ont donné des preuves depuis des siècles ; l'autre, par des raisons d'ordre purement économique. Le Japon est une nation essentiellement guerrière : il y a dans tout homme du Nippon l'âme d'un samouraï qui sommeille :

ce n'est pas en quelques années que se modifie un peuple.

Le traité de Shimonoseki du 27 avril 1895, avait, après une glorieuse guerre avec la Chine, donné au Japon la partie Sud de la Mandchourie, y compris Port-Arthur. Le triomphe de l'Empire du Soleil levant, d'un potentat asiatique comme le Mikado en faisait un souverain dont la voix était entendue du monde entier; de puissance locale, le Japon passait au nombre des grandes puissances du globe. L'Allemagne, la France et la Russie voyaient dans la prise de possession de ce territoire un danger pour l'influence européenne dans l'Extrême-Orient, et, par une Convention du 8 novembre 1895, obtenaient la rétrocession du Liao-Toung par le Japon à la Chine. Ce fut incontestablement une cruelle blessure faite à l'amour-propre du vainqueur.

Cependant la Russie continuait à augmenter ses moyens d'action dans l'Extrême-Orient par la création, à la fin de 1895, de la Banque Russo-Chinoise, par une Convention relative au chemin de fer mandchourien et par la signature en 1896 à Saint-Pétersbourg, par Li Houng-tchang, d'un traité resté secret.

A la suite du massacre de deux de ses missionnaires, l'Allemagne ayant occupé Kiao-tcheou le 14 novembre 1897, la Russie ne tardait pas à obtenir à son tour

la cession à bail de Port-Arthur (décembre 1897). L'Angleterre en s'établissant à Wei Hai-Wei et la France à Kouang-tcheou Wan semblaient commencer le partage de l'Empire Chinois.

Le vieux monde mandchou parut avoir un moment de réveil. L'empereur Kouang-Siu eut certainement un instant le sentiment bien réel de la situation. Il avait montré de la dignité lorsque les Japonais menaçant sa capitale en 1895, il avait refusé de fuir vers l'Ouest, ainsi que le lui conseillaient ses ministres timorés.

Les demandes des étrangers qui semblaient poursuivre le démembrement de son Empire et menaçaient de transformer la Chine en une nouvelle Pologne, l'effrayèrent et il eut fortement — l'instant que lui permirent sa santé chancelante et une volonté supérieure à la sienne — le désir de transformer son pays. Mais il aurait fallu que Kouang-Siu eût pour le seconder, avec sa poignée de gens hardis, mais trop brouillons, une armée solide, capable d'empêcher une réaction de se produire. C'est ce dernier instrument qui manqua à l'empereur et fit avorter la tentative généreuse dans laquelle il perdit à la fois le pouvoir et l'apparence d'énergie qu'il avait un moment déployée.

Le 10 juin 1898, Kouang-Siu commençait une série de réformes dont le terme éphémère fut marqué le

20 septembre de la même année par la reprise du pouvoir par l'Impératrice-Douairière et avec elle par le parti de la réaction. Ce qui suivit, la révolte des Boxeurs, le siège des Légations, en 1900, est présent à la mémoire de tous.

Il n'est que juste de constater, ainsi que l'a fait remarquer tout récemment le premier ministre japonais, comte Katsoura, que pendant tous ces événements, le Japon a rempli tous ses devoirs de nation civilisée à côté des puissances occidentales.

*
* *

Les causes du grand conflit actuel apparaissent aux yeux de tous et il serait tout au moins inopportun d'en parler dans un Congrès scientifique. Toutefois, il est permis de prévoir quelques-uns de ses résultats et l'effet qu'ils auront sur la politique générale du monde entier.

Si le Japon est actuellement le seul peuple capable de faire une guerre dans un but exclusivement héroïque — chose remarquable dans notre siècle terre à terre, — il n'en est pas moins vrai que, dans la guerre actuelle, ce sont des intérêts économiques qui ont été le motif déterminant. Comme nous l'avons déjà dit, le

Japon n'a ni la place pour loger, ni la nourriture pour alimenter son excédent de population : il est obligé de chercher le nécessaire au-delà de ses frontières. Des motifs de politique intérieure dirigent aussi en partie sa ligne de conduite.

L'expansion des peuples est presque toujours commandée par des lois naturelles, quelquefois féroces, souvent en contradiction avec les lois de la civilisation : aussi voit-on, malgré tous les traités, malgré tous les congrès, malgré toutes les lois d'assurance pour la paix, la guerre éclater, irrésistible, quand de grands intérêts économiques sont en jeu. Les nations reviennent à l'état de l'homme primitif et le droit du plus fort est seul reconnu.

Il ne faut pas oublier que si le Japon a besoin d'une extension de territoire pour le surplus de sa population, il a un besoin non moins grand de se tenir en communication avec les différentes puissances au milieu desquelles il désire garder son rang.

La construction du chemin de fer sibérien, en abrégeant la durée des transports, a également abrégé en pratique les distances. En attendant la construction du chemin de fer hypothétique qui joindra la Méditerranée à l'Extrême-Orient par la Perse et l'Inde, et quel que soit le résultat de la guerre, la Russie sera toujours

maîtresse de la grande voie de communication de l'Europe avec l'Asie ; moins que tout autre, le Japon ne pourra se priver de ce moyen de communication et se trouvant par suite dépendant des Moscovites, ne peut se brouiller irrémédiablement avec eux.

*
* *

Pendant longtemps, on a eu en Europe la fâcheuse habitude d'étudier séparément les problèmes de la politique et de ne voir que des cas spéciaux dans ce qui était en réalité des effets particuliers de causes générales. Aujourd'hui, il n'y a plus en politique étrangère de problèmes qui puissent être traités avec indifférence. Quel que soit le point du globe où gronde le canon, la répercussion s'en fait sentir dans les capitales du monde entier ; les questions particulières deviennent générales et l'effort de la diplomatie pour éviter une conflagration universelle tend à circonscrire la lutte entre les principaux intéressés ; la tâche est d'autant plus difficile que les multiples traités d'alliance entre peuples étendent les limites du conflit, et augmentent par suite les chances d'une lutte mondiale. L'Europe considérait l'Asie, sauf dans sa partie antérieure, comme un domaine dans lequel les événements se déroulaient sans réper-

cussion chez elle et n'offraient par suite qu'un simple intérêt de curiosité. Bossuet pourra passer sous silence la Chine, c'est-à-dire le tiers de la population du globe, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, œuvre d'ailleurs des plus médiocres, admirée seulement de ceux qui ne l'ont pas lue. Cependant, au v^e siècle, l'invasion des Barbares, et au xiii^e, celle des Mongols, auraient dû ouvrir les yeux des observateurs les plus aveugles, car ces événements considérables n'étaient pas le résultat de causes fortuites mais bien la suite naturelle de faits importants qui s'étaient passés sans que nous le soupçonnions dans l'intérieur de l'Asie.

Toutefois, les grandes navigations du xvi^e siècle dévoilent le mystère des pays lointains et font comprendre l'intérêt que nous avons de les mieux connaître et, disons-le crûment, de les exploiter ; les essais d'établissement, puis les conquêtes, à la fin du xvii^e et pendant tout le xviii^e siècle, montrent que l'Europe est sortie de sa majestueuse indifférence et sent la nécessité d'une politique qui dépasse l'horizon borné de son continent étriqué.

Dès que la paix suit les guerres du Premier Empire, nous voyons les peuples d'Occident reprendre la route négligée d'Asie ; l'Angleterre aux Indes et en Chine, les Hollandais dans les îles de la Sonde, la France en Indo-

Chine, plus tard les Russes dans l'Asie centrale puis dans le bassin du fleuve Amour, se ruent à la conquête de territoires nouveaux ; les appétits s'aiguisent, les rivalités se créent ; des moyens de locomotion plus rapides suppriment les distances ; un peuple nouveau, le Japon, naît à la civilisation, ou à ce qu'il nous plaît d'appeler la civilisation ; et l'Asie centrale et orientale, cessant d'être isolée, est entraînée dans le concert peu harmonieux de la politique mondiale.

*
* *

Le problème chinois, simple en 1842, lorsque l'Angleterre signait le traité de Nan-King, s'est compliqué d'année en année, suivant en cela les lois ordinaires de la politique, par l'introduction de nouveaux et puissants intérêts : l'arrivée des Russes par le nord, la transformation du Japon en un empire moderne, l'occupation de l'Indo-Chine par la France et l'Angleterre, la prise de possession de deux archipels océaniens par les États-Unis, les aspirations coloniales de l'Allemagne, les moyens de transport doués d'une rapidité que nul ne pouvait prévoir il y a un demi-siècle, la grandeur enfin de la proie en jeu, ont rendu presque inextricable le problème si simple du début.

La question chinoise, qui n'est qu'une des faces de la politique de certains peuples, tels la France, les États-Unis et même l'Angleterre, est vitale pour le Japon et à un degré moindre pour la Russie qui d'un échec ne subira qu'un retard plus ou moins long. Les problèmes politiques sont multiples et s'enchaînent les uns aux autres; les problèmes d'Extrême-Orient se doublent d'un problème océanien et parmi les puissances qui jouent un rôle dans le Pacifique, il n'est pas permis d'oublier la jeune et active colonie anglaise — le Commonwealth d'Australie — qui commence sa vie internationale et est appelée à jouer un rôle considérable dans les destinées de cette partie du monde. Et dans cet aperçu rapide, je ne puis faire qu'une simple allusion à la profonde perturbation que causera dans les relations du monde entier l'achèvement de cette grande œuvre : le percement de l'isthme de Panama.

En cinquante ans, le changement de voies de communication et la transformation des moyens de locomotion ont modifié complètement la politique de l'Asie aussi bien que celle du reste du monde. La Chine, qui n'avait guère à lutter en 1842 qu'avec la Grande-Bretagne, avait, en 1858, à compter non seulement avec cette puissance, mais aussi avec la France, les États-Unis et la Russie. Une traversée de plusieurs mois

par la route du Cap de Bonne-Espérance faisait hésiter les plus audacieux à entreprendre des expéditions lointaines ; le chemin de la Sibérie, repris par les Russes à la suite de Mouraviev (1856), était long et extrêmement difficile. L'ouverture du canal de Suez (1869) en même temps que les modifications apportées aux machines à vapeur permirent d'établir d'année en année des rapports plus directs et plus fréquents entre les peuples de l'Occident et ceux de l'Extrême-Asie ; l'achèvement dans ces dernières années du chemin de fer sibérien, mettant Pe-king à trois semaines de distance de Paris et de Londres, n'a plus permis à un pays d'Europe de rester indifférent au sort de l'Asie orientale. Contrairement à ce qui s'est passé au v^e^ et au xiii^e^ siècle, nous voyons un mouvement se dessiner, reflux attardé d'une vague venue des profondeurs de l'Asie, que les prophètes de malheur annoncent devoir plus tard reprendre son ancienne marche.

Les lois qui régissent l'existence des peuples ressemblent à celles qui conduisent la vie des individus. L'homme naît, vit, meurt ; les peuples ont leurs périodes de croissance, d'apogée, de transformation, de déclin et de disparition. Cette disparition n'est pas le néant qui n'existe pas ; elle n'est pas plus totale dans la collectivité que dans l'individu, car, selon la formule de Lavoisier,

dans la nature rien ne se crée, rien ne se perd ; ses éléments servent à reconstituer de nouvelles nationalités.

L'âge adulte d'une nation, c'est-à-dire son apogée, est celui où elle a complété son unité pour laquelle elle a lutté pendant la durée de sa croissance. Cette période d'apogée peut s'étendre plus ou moins longtemps, mais tout corps qui porte en soi le germe de son développement renferme aussi les éléments de sa décomposition qui évoluent suivant les circonstances. La Chine a connu des périodes brillantes, telle celle des T'ang, du VII^e^ au IX^e^ siècle, dont le peuple se souvient encore avec reconnaissance ; au XIII^e^ siècle, durant l'hégémonie mongole, la puissance des Grands Khans s'étendait depuis la mer de Chine jusqu'au delà de la Volga.

La Chine a même connu une période de splendeur sous les premiers souverains de la dynastie actuelle, des Mandchous, des Étrangers, les grands Empereurs K'ang-hi et K'ien-loung ; depuis le fleuve du Dragon Noir jusqu'à l'Indo-Chine, depuis la mer Orientale jusqu'aux Monts Célestes et à la capitale sacrée du Dalaï-lama, le nom du Fils du Ciel est redouté et respecté ; il jette sur l'Empire fleuri un éclat incomparable que ne perçoivent pas plus les Occidentaux d'alors que les Chinois d'aujourd'hui ne comprennent la puissance des peuples de l'ouest.

L'immobilité, comme c'est le cas de la Chine, quand tous les autres avancent, n'est pas la stabilité ; c'est rétrograder ; les rivaux et les concurrents marchent sans s'arrêter. Malheur aujourd'hui au peuple qui dans la mêlée des nations essaye de se reposer ; il est entraîné malgré lui brutalement en avant, déraciné comme l'arbre orgueilleux par le flot tumultueux dans sa course folle.

La décadence de la Chine qui commence avec le XIXe siècle et s'accroît de règne en règne touche-t-elle maintenant au dernier période de la crise ? Je le crois, mais c'est à une évolution, non à une disparition que nous assisterons. En effet, seuls le système de gouvernement et ceux qui l'appliquent sont usés et ont fait leur temps. Le peuple a toujours conservé ses qualités : l'honnêteté, la sobriété, le goût du labeur, l'amour de la famille, l'attachement au foyer qui sont ses traits caractéristiques, lui ont donné sa vitalité, lui assurent la longévité et constituent sa réelle grandeur. Le Chinois absorbe le conquérant qui disparaît dans la forte individualité du vaincu, tel un fleuve, en apparence moins puissant, souvent capture les cours d'eau ses voisins plus considérables, mal défendus contre un ennemi dont on ne se méfie pas. Le belliqueux Mongol du XIIIe siècle est devenu un paisible pasteur de troupeaux et le conquérant mandchou du XVIIe siècle n'est plus

qu'un des innombrables fonctionnaires qui constituent la hiérarchie administrative du Céleste Empire.

L'évolution de la Chine n'a pas encore commencé : quelques réformateurs isolés ne peuvent avoir une influence sur un espace aussi vaste ; le conquérant de la Chine en même temps que son réformateur sera le chemin de fer ; la locomotive portera dans tout l'Empire des idées nouvelles qui ne seront ni des idées françaises, anglaises, allemandes, américaines, voire japonaises, mais des idées générales qui donneront à l'individu chinois une caractéristique spéciale.

A la suite des innovations, ce grand corps restera-t-il homogène ?

L'homogénéité n'existe en Chine que par la centralisation de l'administration et l'origine commune des fonctionnaires, mais les aspects du pays et des races qui l'habitent sont extraordinairement variés. Ses différentes parties ne sont que juxtaposées ; elles ne sont pas fondues en une masse uniforme ; elles sont seulement réunies par le lien artificiel du gouvernement. Dépouillez le Chinois de la natte et de la tonsure de la tête que lui a imposées le Tartare victorieux, on verra sur la surface de l'Empire les peuples les plus divers vivre et s'agiter. Le Chinois de Canton et le Chinois de Pe-king diffèrent presque autant l'un de l'autre que

l'Anglais et le Français ; le Lolo du Se-tch'ouen est aussi dissemblable du Chinois que le Kalmouk de la Volga d'un Allemand de la Baltique ; la montagne rugueuse du Yun-nan n'a rien de l'aspect riant des collines du Tche-Kiang ; la plaine de Chine, véritable vallée du Canal Impérial, ne rappelle en aucune manière la contrée accidentée du haut Yang-tseu.

Que sera cette évolution forcée par la ruine d'une administration surannée et corrompue, que précipitent la création de chemins de fer, un contact obligatoire avec des peuples différant de civilisation, d'aspect, d'aspirations ? Nul ne le peut dire.

Il n'y a pas place en Chine pour l'immigration étrangère qui n'ira certainement pas chercher sa nourriture dans les parties stériles de l'Empire où règne la famine. Seuls, quelques privilégiés, négociants, ingénieurs, militaires, pourront y subsister comme dans le passé d'ailleurs. Exerceront-ils l'influence refusée jusqu'ici à l'élément étranger ? Je le pense, grâce à la révolution économique qui sera produite par les chemins de fer et ne pourra manquer d'être suivie d'une révolution sociale. Quelque démocratique que soit le système administratif de la Chine, administration dont tous les échelons sont accessibles au plus méritant ou au plus intrigant, les fonctionnaires chinois n'en forment pas moins

une caste arriérée qui arrête tout progrès, mais si cet état de choses a pu durer des siècles en Chine, si l'interprétation étroite et abusive des préceptes de Confucius a retardé l'introduction de toute idée nouvelle, c'est que les moyens de communication étaient trop peu rapides et trop rares entre les diverses parties de cet immense Empire, que des événements graves pouvaient se dérouler dans certaines régions, sans que les autres en eussent la moindre connaissance ; l'existence même de l'Empire pouvait même être menacée comme elle l'a été en 1858 et en 1860 sans que la masse du peuple s'en soit même doutée. Il n'en sera plus de même lorsqu'un réseau de voies rapides sillonnera les dix-huit provinces et les mettra en rapport direct avec les contrées occupées par les « Barbares étrangers ».

La direction des affaires reviendra à ceux qui, plus avisés que les anciens, auront su prévoir le nouvel état de choses : l'étoile de Confucius s'évanouira dans la vapeur de la locomotive et pâlira à la lueur de l'étincelle électrique.

Que la Chine reste une unité territoriale — ce que je ne crois pas, les intérêts économiques du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest étant trop divergents ; qu'elle reste autonome ou qu'elle soit dirigée par des chefs étrangers — la prolifique race chinoise sera toujours

un des facteurs les plus importants dans la grande lutte pour l'existence des races et des peuples, lutte pour laquelle elle est assurément mieux préparée que beaucoup de ceux qui la considèrent comme une proie facile, qu'ils dévoreront peut-être mais qu'ils n'absorberont pas.

*
* *

Ce n'est pas sans intention que jusqu'ici je n'ai pas parlé des États-Unis, dont je suis l'hôte aujourd'hui. *Last, but not least.*

L'initiative du mouvement commercial des États-Unis avec l'Extrême-Orient ne provient pas comme on serait tenté de le croire des négociants de la côte occidentale, mais bien des marchands entreprenants de la Nouvelle Angleterre, de Boston, de New-York, de Baltimore, dont les solides navires de bois doublaient le cap Horn pour se rendre à Canton. Huit années après la déclaration de l'Indépendance, le dimanche 22 février 1784, pour la première fois un navire américain, *The Empress of China*, mit à la voile à New-York pour la Chine, et depuis lors, une suite non interrompue de navires arborant le pavillon étoilé n'a cessé de sillonner

l'Océan Pacifique et de mettre en communication la jeune Amérique avec la vieille Asie, mais le point de départ s'est déplacé et c'est des côtes de Californie que s'élancent maintenant les rapides vapeurs qui relient les deux rives.

Je me rappelle l'époque encore peu éloignée, où le commerce américain égalait presque celui de l'Angleterre et où, à Canton et à Chang-haï, les « Merchant Princes » de Boston et de New-York ne le cédaient ni en luxe, ni en influence, à ceux de Londres et de Liverpool. En jetant un coup d'œil en arrière, je ne puis songer sans reconnaissance et non sans une certaine mélancolie aux heures heureuses que j'ai passées dans la maison de MM. Russell et C°., dont le chef, Edward Cunningham, de Boston, était le citoyen le plus estimé et le plus justement influent de Chang-haï.

La mission civilisatrice que se sont imposée les États-Unis a été étendue au delà des frontières déjà si vastes qu'ils possédaient : l'occupation des Hawaï et des Philippines a créé de nouveaux appétits chez un peuple commercial et industriel devenu une puissance politique qui, dans les destinées de cette nouvelle Méditerranée qu'est le Pacifique, a le droit de réclamer sa part de légitime influence ; il se trouvera en présence du colosse slave, qui, avec l'Américain et le Chinois,

représente les grands facteurs de l'humanité dans l'avenir.

* * *

Qu'il me soit permis en terminant de remercier ceux qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à venir parmi vous. Citoyen d'une grande république sœur, je n'oublie pas que, né sur les bords du puissant Meschascébé, à la Nouvelle-Orléans, mes premières années se passèrent à l'abri du pavillon étoilé de l'Union et je suis heureux de parler devant des compatriotes.

HENRI CORDIER.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

HENRI CORDIER
Professeur à l'École des Langues Orientales.

Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs á l'Empire chinois.

Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Division de l'ouvrage : I. La Chine proprement dite. — II. Les Étrangers en Chine. — III. Relations des Étrangers avec les Chinois. — IV. Les Chinois chez les peuples étrangers. — V. Les Pays tributaires de la Chine.

L'ouvrage paraîtra en six fascicules grand in-8° brochés, formant trois tomes, à raison de deux fascicules par an.

Fascicule II et dernier du tome I. . . . . Net **25** »

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande :

Prix du fascicule, sur Hollande. . . . . Net **40** »

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

« La grande bibliographie des ouvrages relatifs à la Chine, entreprise par M. Henri Cordier, sera un très précieux recueil, et la vigueur avec laquelle elle se poursuit est le gage d'un prochain achèvement. Certainement, aucun dépouillement aussi complet de cette vaste matière bibliographique n'aura été fait... La bibliographie bien faite est de l'histoire, souvent plus vraie, plus complète que l'histoire proprement dite, si souvent rédigée par à peu près. »

Ernest Renan
Rapport annuel, 1878-79.
Journal Asiatique, XVI, 1879, p. 58.

« M. H. Cordier stands unrivalled among bibliographers for the exactness, completness and lucid classification of his work, which is a monument of industry. »

E. J. Eitel
China Review, XXI, p. 59.

« M. Cordier is a specialist, but one who brings to his task high literary qualifications... Our author's diligence and acumen are apparent on every page. »

A. Wylie
London and China Express. June 20, 1879.

« Tous les savants, et particulièrement les sinologues, reconnaissent le mérite que M. Cordier s'est acquis par ses travaux sur la bibliographie chinoise. La Bibliotheca Sinica est un « Standardwork »...

G. Schlegel
Toung Pao, IV, 1893, p. 452.

E. J. P. BURON
Avocat au Barreau du Manitoba.
Ancien Élève de l'École Normale supérieure.

Les Richesses du Canada, Préface de M. Gabriel Hanotaux.

Un volume in-8°, broché **7 50**

5860. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie